

JACQUES CAZOTTE

La patte du chat

PRÉFACE DE GUILLAUME MÉTAYER

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Quelque chose ne tourne pas rond au royaume de Zinzim… Ce conte loufoque et parodique, nourri de jeux d'esprit, qui jongle avec les conventions du genre, est le premier ouvrage de Jacques Cazotte (né en 1719 et mort guillotiné en 1792), auteur du *Diable amoureux* et pionnier de la littérature fantastique. Le héros empêché par son long nez peut faire songer à Cyrano, mais derrière la pure fantaisie, les clins d'œil satiriques annoncent, sur un ton déjà antiphilosophique, le conte voltairien. En appendice, on publie la funeste prophétie que lui prête La Harpe sur la Terreur.

Collection dirigée par Lidia Breda

Jacques Cazotte

La patte du chat

suivi de

La prophétie de Cazotte

de La Harpe

Préface et notes de Guillaume Métayer

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : *Portrait de la jeune fille au chat* de
Jean-Baptiste Perroneau
© Photo Josse/Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021,
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5271-5

PRÉFACE

Le philosophe sans le savoir

« Je hais l'homme d'un seul livre », disait un philosophe. La phrase, qui vaut d'abord à l'encontre des lecteurs sectaires, pourrait être étendue à la postérité, si prompte à réduire certains écrivains à une seule œuvre, à ne les admettre qu'avec un seul bagage. Tel est le sort de la plupart des « petits conteurs[1] » du XVIIIe siècle, pour reprendre l'expression d'Octave Uzanne. Dans leurs rangs, Jacques Cazotte ne nous était presque plus connu que par *Le Diable amoureux* (1772), merveilleuse « nouvelle espagnole » souvent perçue comme un précurseur du récit fantastique français, qui unit captieusement le soufre d'Éros et les mystères de la cabale. Son auteur, né en 1719 à Dijon, où il avait été un brillant élève des jésuites, devenu ensuite administrateur dans la Marine, « contrôleur » d'un archipel

1. Célèbre collection éditée à Paris, chez A. Quantin éditeur, dans les années 1880.

des Petites Antilles répondant au nom poétique des « Îles Sous le Vent », s'enflamma de mysticisme à mesure que le siècle s'éclairait, au point de rejoindre l'espèce de franc-maçonnerie chrétienne qu'était l'ordre des Martinistes, et de finir sur l'échafaud, en 1792, en déclarant fièrement : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à mon Dieu et à mon roi. »

Or c'est en parfaite résonance avec cette fin tragique et avec son *Diable amoureux* que, comme pour mieux l'enfermer dans cette image, fut composée la célèbre *Prophétie de Cazotte*. Ce bref récit, dû à La Harpe (1739-1803), critique néoclassique, disciple refroqué de Voltaire, est même, si l'on en croit Sainte-Beuve[1], le chef-d'œuvre de celui qui fut l'un des professeurs de la première École normale. Quelques décennies plus tard, Hippolyte Taine, non sans pathos, tirera le rideau de l'Ancien Régime avec une citation presque intégrale de ce sinistre morceau de bravoure[2], devenu à lui seul, le temps aidant, un « lieu de mémoire » miniature.

---

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. 5, « La Harpe. Anecdotes », lundi 17 novembre 1851. Voir https://obvil.sorbonne-universite.fr/corpus/critique/sainte-beuve_causeries-du-lundi-ed-03_05#body-7

2. Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, *L'Ancien Régime*, II, Paris, Hachette, 1876.

De Jacques Cazotte, nous avons donc reçu, pour l'essentiel, l'image que nous ont transmise ces deux textes, une histoire de diable en réalité assez singulière dans son œuvre et une prédiction tout imaginaire, dans laquelle il devine la terrible fin de tous les convives, sans s'exclure lui-même du destin commun. À cette gloire à la fois solitaire et encombrée s'ajoute encore le témoignage rétrospectif d'un troisième écrivain : Gérard de Nerval. L'auteur des *Illuminés*[1], apôtre romantique de « l'épanchement du songe dans la vie réelle », corrobore et accuse ces deux traits distinctifs d'un Cazotte chimérique, capable d'entrer en communication avec les puissances occultes, sylphide satanique ou démons royalistes lui soufflant l'avenir en un frisson de chandelle.

Pourtant, ce n'est que tardivement, sinon *a posteriori*, que l'œuvre de Cazotte a pris ces teintes de clair-obscur fantomatique que lui confère le repas forgé par La Harpe, vraie contre-épreuve des soupers des esprits forts du siècle, doublet par anticipation d'une autre scène obligée qui parcourt le siècle, de Thiers à Nietzsche en passant par Lamartine et Nodier, le « dernier souper des Girondins », et fonctionne aussi comme

1. Gérard de Nerval, « Cazotte », *Illuminés*, Paris, V. Lecou, 1852, p. 243-298.

l'annonce des futures soirées spirites. De fait, avant d'être l'auteur et le protagoniste de cette prophétie apocryphe où l'image idéalisée du salon de Mme Geoffrin par Lemonnier s'effondre dans la prévision hallucinée du cataclysme terroriste, Jacques Cazotte fut bien de son temps, à l'aise dans le siècle du persiflage élégant, dans la civilisation du badinage.

Cazotte se fit connaître d'abord pour son talent de conteur léger, parodiste des *Mille et une nuits* dont la traduction de Galland, cas d'école de l'influence des « belles infidèles » sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises, avait lancé la vogue[1]. Ce furent *Les Mille et une fadaises*[2], qui dérive d'ailleurs du conte oriental plus par son titre et sa structure que par son contenu, puis la massive *Continuation des Mille et une nuits*[3]. Leur auteur n'était certes pas le pur rêveur que Nerval

1. Voir Yves Chevrel, Annie Cointre et Yen-Maï Tran-Gervat (dir.), *Histoire des traductions en langue française. XVIIe et XVIIIe siècles, 1610-1815*, Lagrasse, Verdier, 2014, p. 379-383.

2. Jacques Cazotte, *Les Mille et une fadaises*, 1742, réédité par Sillage, 2002 avec une préface de Philippe Koepel.

3. *Continuation des Mille et une nuits, contes arabes* traduits littéralement en françois par Dom Denis Chavis & rédigés par M. Cazotte, Genève, Barde, Manget et Cie, « Cabinet des fées », t. XXXVIII-XLI, 1788-1789.

avait imaginé. L'écrivain, qui vivait pleinement dans son époque, prit parti dans la querelle des Bouffons, et tâta, avec *Ollivier*[1], fût-ce en prose, de la veine héroïcomique en vogue chez les nombreux admirateurs de l'Arioste, de Voltaire, qu'il n'aimait pas[2], à l'*Oberon* de Wieland.

De son temps, Cazotte eut donc d'abord, à foison, l'esprit gai et virevoltant. C'est bien par un conte joyeusement parodique, loin de toute apocalypse, qu'il entra dans la carrière des lettres, un bon demi-siècle avant la Terreur. Ce conte, le premier connu de sa plume, nous le publions ici, non pas comme une curiosité, mais comme un petit bijou d'esprit, un coup d'essai qui fut déjà un coup de maître, entre patte de velours du style et coups de griffe de la satire.

Les chats n'étaient pas seulement, bottés ou non, des animaux de contes de fées : ils étaient aussi, et surtout, devenus à la mode dans les

1. Jacques Cazotte, *Ollivier*, (S. l.), 1763, 2 vol.

2. Il écrit un faux chant de la *Guerre civile de Genève* et fait la satire de celui qu'il nomme, dans la préface d'*Ollivier*, le « dictateur de la poésie » dans *La Voltériade*. Voir Françoise Gevrey, « Cazotte polémiste ? La Voltériade », *in* Françoise Gevrey et Jean-Louis Haquette (dir.), *Visages de Cazotte*, Presses de l'université de Reims, 2011, p. 245-264. Autre conflit avec Voltaire, Cazotte lui vit attribuer, à tort, son conte en vers *La Brunette anglaise*.

salons. L'ouvrage qui en témoigne avec éclat, *Les Chats* de Moncrif, paraît en 1727. Son badinage se déploie dans une dizaine de lettres imaginaires brossant un vaste éloge paradoxal du félin domestique, émaillé de sonnets, d'épitaphes burlesques, d'une correspondance en vers entre minettes, matous et même mâtins. Mais dans *La Patte du chat*, l'animal n'est qu'un prétexte : le lecteur pose le pied d'emblée dans un monde entièrement magique, tout de littérature, sorte de galerie des glaces aux salons enchâssés, un pays de trompe-l'œil permanent, où tout n'est que parodie. Ainsi, le motif du titre est à la fois central – c'est parce que le héros Amadil marche sur la patte du chat de la reine Filigranne qu'il est exilé et propulsé dans une série d'aventures – et accessoire : Grognon disparaît longtemps avant que le récit ne retombe sur ses pattes. On découvre alors, dans le récit rétrospectif de la fée Bleuâtre (chapitre VI), que ce félin, aussi capricieux et autoritaire que sa maîtresse, n'était pas un simple Raminagrobis de cour…

Si tout conte de fées est toujours parodique[1], Cazotte exploite à fond cette tonalité, et illustre,

1. Voir notamment Jean-Paul Sermain, *Le Conte de fées du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, « L'esprit des lettres », 2005.